PREMIERE ANNÉE. — N° 7. Paris : 10 Centimes Du 1er au 8 Août 1888

L'ATTAQUE

Organe Socialiste Révolutionnaire

PARAISSANT TOUS LES MERCREDIS

ABONNEMENTS

Un An. . . . . 5 fr.
Six Mois. . . . . 3 fr.
Trois Mois. . . . . 1 fr. 50

Les Annonces sont traitées à forfait aux bureaux du Journal

Rédacteur en chef :

ERNEST GEGOUT

RÉDACTION & ADMINISTRATION

21, Rue Croix-des-Petits-Champs, 2

Secrétaire de Rédaction : G. PICOURT

VINGT ANS APRÈS

Il y a des gens qui s'étonnent de voir le Conseil municipal de Paris refuser tout secours aux grévistes. « Voici une grève, disent-ils, organisée par des travailleurs pour obtenir l'exécution d'une décision du Conseil municipal de Paris, et ce conseil, qui a eu toutes les amabilités pour les grévistes de province, refuse son concours à ceux de Paris. C'est inexplicable ! »

Inexplicable ? En politique, tout s'explique et l'étonnement est toujours une naïveté.

Cela nous rappelle, que, sous l'empire, au banquet de la jeunesse, quelques mois avant l'effondrement impérial, Gambetta s'exprimait ainsi :

« Et Messieurs, puisque nous sommes réunis, nous, la génération qui a charge, sous peine de se déshonorer elle-même, de ne pas laisser se lever sur la France le centenaire de 1789, sans avoir fait quelque chose pour l'avènement de la justice sociale... (*Applaudissements*)... laissez-moi dire, si cette génération est réellement marquée pour accomplir — ne disons pas de grandes et glorieuses œuvres, il ne faut jamais devancer le jugement de ceux qui nous succéderont — mais pour accomplir et réaliser ce magnifique programme, il faudrait cesser de croire à la loi organique qui régit et règle la marche des sociétés humaines. »

Il y a vingt ans que Gambetta, s'adressant aux jeunes, tenait ce langage. Le centenaire de 89, auquel il faisait allusion, va se lever dans six mois. Où en sommes-nous ?

Exactement au même point où nous en étions quand Gambetta haranguait le quartier latin. Les gouvernants d'alors fusillaient les grévistes à Aubin et à la Ricamarie ; les dirigeants d'aujourd'hui les sabrent à Saint-Etienne et à Paris. C'est absolument la même chose.

Et Gambetta parlait d'établir la justice sociale ! d'achever l'œuvre de la Révolution française ! et de fêter 1889 dans l'épanouissement de la liberté, de l'égalité, de la fraternité — et autres joyeusetés !

A quelle cause attribuer ce stationnement indéfini d'un peuple, ce piétinement prolongé, pendant 18 années de République ? — Il était donné à l'homme qui prononçait autrefois de si belles paroles et poussait ainsi les masses en avant, d'être justement celui qui devait, quelques années plus tard, donner le signal de serrer les freins at d'arrêter le développement de la démocratie.

Nous ne voulons pas refaire le procès du politicien à qui on a fait de splendides funérailles et élevé, il y a quelques jours à peine, un superbe monument.

Nous voulons seulement indiquer le motif pour lequel, depuis le discours que nous venons de citer, nous n'avons pas avancé d'une semelle.

C'est sur un système de politique, dite expérimentale et scientifique, que certains républicains — sincères, je n'en disconviens pas — s'appuient pour enrayer tout progrès. A leurs yeux, il faut prendre la moyenne de l'opinion publique et gouverner avec elle ; tous leurs efforts s'appliquent à centraliser les forces de réaction, qui tirent la société en arrière, et les forces de révolution, qui la poussent en avant : la résultante de ces forces est la directrice gouvernementale.

A ce compte-là, on n'est pas un homme de progrès, on est un homme de juste milieu. A ce compte-là aussi, il faut diviser les républicains en deux camps : ceux qui ne veulent la République que pour la gouverner et l'exploiter, et ceux qui la considèrent, non pas comme le but, mais comme le moyen de transformer la Société. De l'autre côté, des jouisseurs qui ne font de la politique que pour en vivre, de l'autre les travailleurs, qui ne s'occupent de la chose publique que dans l'intérêt du progrès et de la justice sociale, dont parlait Gambetta.

C'est que, à nos yeux, le rôle des véritables pionniers de la démocratie est de creuser sans cesse l'idée, de pousser quand même le peuple en avant, et de travailler à la conquête de l'idéal sans jamais s'arrêter.

La moyenne de l'opinion publique, cette fameuse moyenne, sera ce qu'on la fera : elle restera endormie dans la réaction pure, ou dans l'opportunisme, si vous ne la bousculez pas. La nation est une masse inerte : il faut la galvaniser pour qu'elle bouge, et cette tâche d'excitation, d'agitation revient aux socialistes d'action, qui veulent véritablement la grandeur de la patrie et l'affranchissement de l'humanité.

Agir, toujours agir, agir encore, telle doit être le mot d'ordre donné aux soldats de notre camp, ceux qui livrent tous les jours la grande bataille de la vie et qui meurent au champ d'honneur du travail.

Aux jeunes gens, à tous ceux qu'enflamme l'amour du bien, du beau, du juste et du vrai, à eux de rallier notre drapeau et de le rendre victorieux. Car, comme le disait non plus Gambetta il y a vingt ans, mais l'abbé Fauchet il y a un siècle : Quel est le scélérat qui voudrait voir continuer un régime infernal, où l'on compte par millions les misérables, et par douzaines les insolents qui n'ont rien fait pour avoir tout ?

Emile Massard.

Une lettre d'Elisée Reclus

Clarens, 25 juillet 1888.

Mon cher compagnon,

Quelle bande de lutteurs ! Je vous félicite d'être si nombreux à l'attaque. En si bonne compagnie, ce doit être une joie de marcher.

Et cependant je ne vous suivrai que de cœur, ne suffisant que très imparfaitement aux besognes commencées.

Salut cordial.

Elisée Reclus.

Paris, le 30 juillet 1888.

A la suite d'une polémique de presse survenue entre MM. Gegout et Tisserand, M. Gegout se trouvant offensé, a envoyé MM. Gérault-Richard et Violard à M. Tisserand pour lui demander une rétractation ou une réparation par les armes.

M. Tisserand se refusant à toute rétractation, a chargé MM. Paul Lordon et Aug. Germain de le représenter.

Après plusieurs entrevues et toutes tentatives de conciliation ayant échoué, les témoins ont déclaré qu'une rencontre était inévitable.

Le combat aura lieu à l'épée de combat, gant de ville facultatif.

Les corps à corps et l'usage de la main gauche sont absolument interdits.

Le combat cessera lorsque de l'avis des médecins et des témoins, un des adversaires sera dans un état d'infériorité évident.

Pour M. Gegout :	Pour M. Tisserand :
Gérault-Richard,	Paul Lordon,
Emile Violard,	Aug. Germain.

Paris, le 31 juillet 1888.

Conformément au procès-verbal précédent, une rencontre à l'épée a eu lieu ce jour à onze heures du matin, entre MM. Gegout et Tisserand.

Après trois quarts d'heure de combat et à la septième reprise, M. Tisserand a été atteint à l'aisselle droite.

Les témoins et les médecins, d'un commun accord, ayant jugé que cette blessure mettait M. Tisserand dans un état d'infériorité évident, ont mis fin au combat.

MM. les docteurs Forget et Mesnet, assistaient les combattants.

Pour M. Gegout	Pour M. Tisserand
Gérault-Richard	Paul Lordon
Emile Violard	Aug. Germain

L'AUTRE LUCAS

Le Breton allait sur les plages,
Au bruit de la mer déferlant;
Il avait remonté les âges
Vers les aieux au front fuyant.
L'autre, dans le flot populaire,
Par les houles de la misère,
Suivait le terrible courant.

Comme un songe lointain qui passe,
Il regardait des temps meilleurs
Les yeux effarés sur l'espace,
Le corps tordu dans les labeurs.
Affolé par le rêve immense,
Debout sous le soleil intense
Il fut pris de sombres fureurs.

Dans leurs tempêtes éternelles
Les peuples, les flots mugissants
Sous les vents qui frappent leurs ailes
Rauquent sur les mêmes brisants
Le sang fermentant sous la terre
L'emplit de la fauve colère
Qui gronde dans les flots vivants.

Il sentit monter les vengeances,
Courroux fait de tous les courroux,
Sans nom, sans âge des souffrances
Et frappa dans le noir remous.
Ce sont des frères de misère
Pour les enfants du prolétaire
Ils sont équitables et doux.

Les loups, quand la faim les torture,
Ne se dévorent pas entre eux
Les gueux, sans abri ni pâture,
Ne seront pas moins généreux
Ensemble dans la grande Guerre
Tous les révoltés de la terre
Hélas ! sont assez malheureux.

Louise Michel.

FRAPPEZ A LA CAISSE

Le message de « Philippe, comte de Paris », à chacun des maires de ses trente-six mille bonnes communes de France, a surpris, comme un coup de foudre, l'ahuri Floquet, — lequel a cru reculer les bornes de l'énergie républicaine en faisant saisir à domicile ou à la poste quelques centaines de ces factieuses épîtres.

S'il y avait cependant quelque chose de facile à prévoir et à prédire, c'était cette rentrée en ligne de l'orléanisme et sa tentative d'embauchage des fonctionnaires publics. L'idiote mesure prise contre les « Princes » il y a deux ans ne pouvait pas avoir d'autre effet.

A moins d'être aveugle et sourd, comment ne pas s'être rendu compte

qu'en *mettant dehors* les d'Orléans, on allait — et nécessairement — donner la volée à leurs prétentions dynastiques, les entraîner à l'action.

Ce qui jusqu'alors les avait retenus dans une immobilité relative, c'était la peur des conséquences d'une posture plus nette. La crainte du gendarme et de sa poigne légale s'abattant sur leur épaule pour les conduire et les écrouer à Mazas, était le commencement et la fin de leur réserve tout ce qu'il y a de plus obligée.

Ce danger disparu dans la liberté et l'*impunité* de l'exil, tous les masques devaient tomber et le vrai visage apparaître.

Autant on se faisait petit, jouant au citoyen, à Eu ou à l'hôtel Galliera, surveillant ses paroles et cadenassant les lèvres de ses partisans, autant la frontière franchie, on devait s'affirmer, « monter à cheval », se poser en Roy.

L'expulsion décrétée et accomplie, ce n'était pas la monarchie refaite — elle ne se refera pas — mais c'était le *monarque fait*.

C'est ce qu'avaient bien compris les grands ancêtres des bourgeoisillons républicains d'aujourd'hui, lorsqu'ils ne voulurent pas entendre parler de bannissement pour le « Capet » et sa famille; lorsque, d'autre part, contre l'émigration qui s'opérait malgré eux et contre eux, ils dressèrent la confiscation et l'échafaud.

Quand on a l'ennemi à portée, sous l'œil et sous la main de la nation, on ne se prive pas soi-même — à moins d'être un imbécile ou un traître — des moyens de défense ou d'attaque que l'on possède.

L'internement? oui. L'*externement?* jamais.

Surtout lorsque la famille éloignée du territoire emporte avec elle, comme les d'Orléans, les centaines de millions qui sont ses plus puissants, sinon ses uniques instruments de complot et de restauration.

Les seuls qui aient vu juste et parlé d'or à cette époque, c'est nous, les socialistes. Ce sont les révolutionnaires du Parti ouvrier. C'est Basly au Palais-Bourbon, c'est Vaillant à l'Hôtel de Ville, lorsque, pour en finir avec le péril monarchique, ils voulaient que, laissant en France les prétendants, on les désarmât *en restituant à la France leurs biens*.

N'expulsez pas! Confisquez!

Dans ces quatre mots était toute la politique nationale, le salut républicain.

Mais il y avait là une question de propriété, à trancher révolutionnairement et *communistement*. Et l'intérêt propriétaire a, pour nos radicaux comme pour les autres, passé avant l'intérêt « démocratique, » comme on dit.

Il en est temps encore heureusement. D'une part, la fortune des conspirateurs princiers n'est pas encore toute réalisée — et exportée. D'autre part, la proposition Basly-Camélinat subsiste, qui, malgré l'urgence prononcée, attend toujours d'être inscrite à l'ordre du jour.

Qu'on la reprenne — et sans tarder.

C'est à la caisse que se frappent — et pas dans leur correspondance ouverte ou fermée — les dynasties et les classes.

L'*expropriation*, il n'y a que cela.

Jules GUESDE.

Chansons d'Attaque

Aux Sinistrés d'Algérie.

LES CRIQUETS

I

Colon! courage mon garçon!
Tu peines dur! mais, en échange,
Bien belle sera ta moisson!
Plus belle encore, ta vendange,
Ton blé grandit, ton cep est vert.
Vivat! Hélas la joie est brève:
Sur l'aile du vent du désert,
Là-bas, un voile noir s'élève.

La joie a fait place aux regrets.
Adieu! blés drus, vigne superbe!
Malheureux! voici les criquets
Qui vont manger ton bien en herbe.

II

Où l'insecte s'abat, plus rien!
Le pillard, en une minute,
Met à néant le peu de bien
Que créérent vingt ans de lutte.
A jamais ton bonheur a fui.
Car le criquet cette vermine,
Apporte toujours avec lui
Et la misère et la famine.

La joie a fait place aux regrets.
Adieu! blés drus, vigne superbe!
Ils sont venus les verts criquets,
Ils ont mangé ton bien en herbe.

III

Oh! je comprends qu'après cela
Tu te plaignes et te révoltes,
Car ceux qui gouvernent par là
Pouvaient préserver tes récoltes.
Ils connaissaient bien le danger,
Mais, contre lui, les armes coûtent.
Mieux vaut, dans les palais d'Alger,
Festoyer . . . . . .
Toi! crève! ils s'en foutent!

De Mustapha, les murs discrets
Ont vu mainte fête superbe.
Et voilà pourquoi les criquets
Ont pu manger ton bien en herbe.

E. HERBEL.

La grève des terrassiers-puisatiers-mineurs

En 1882, une Commission composée d'ingénieurs, de délégués du Conseil municipal, de l'Administration se rassemblait de temps en temps pour réviser la série officielle des prix de la Ville de Paris.

Le 1er novembre de la même année, elle faisait publier le résultat de ses travaux et la série officielle nouvelle était créée.

Depuis 1882, depuis cette création de la série nouvelle, jamais les prix qui y sont indiqués n'ont été payés à l'ouvrier, et cependant, non seulement ces prix sont comptés à l'entrepreneur pour tous les travaux, mais encore la Ville y ajoute 10 0[0 à titre de bénéfice, plus 2 ou 3 0[0 pour frais d'outillage, avance de fonds, etc., etc.

La corporation la plus maltraitée par la série est celle qui est actuellement en grève, la corporation des terrassiers.

Depuis peu de temps cette corporation a fondé une Chambre syndicale et il y a quelques jours, à la suite de réunions tenues au XIIIe, à Grenelle, à la Chapelle, il fut décidé que les ouvriers demanderaient enfin aux patrons, les prix qui leur sont dus de par la série confectionnée avec la collaboration des dits patrons et des ingénieurs de la Ville.

Jamais donc, grève ne fut plus justifiée, car les patrons refusèrent comme un seul homme; mais les ouvriers immédiatement quittèrent les chantiers et se rendirent sur la place de l'Hôtel de Ville où la Chambre syndicale leur avait donné rendez-vous.

De là on se rendit à la Bourse du travail, où la résolution de ne céder qu'après la victoire fut prise avec énergie par l'unanimité des assistants.

Depuis ce jour, le nombre des grévistes augmente à chaque instant, à tel point que quinze mille ouvriers ont quitté les chantiers.

Chaque jour des réunions ont lieu à la Bourse du travail, et c'est vraiment un spectacle saisissant que de voir cette grande salle bondée de citoyens, à la figure énergique, presque tous vêtus de larges pantalons en velours, ayant des vestons en velours ou en toile bleue, vestons qu'ils entr'ouvent pour laisser passer le peu d'air qu'il y a dans la salle, ce qui permet d'apercevoir leurs larges ceintures rouges, qui ressemblent à autant de drapeaux révolutionnaires.

A chaque discours, les applaudissements saluent les orateurs, et chaque réunion se termine par une clameur immense de: Vive la grève!

Faut-il retracer les violences odieuses commises par la police contre ces travailleurs si calmes et si résolus? Faut-il ajouter que l'ex-radical Floquet « Vive la Pologne Mossieu », ne s'est pas seulement contenté de lancer ses argousins contre de paisibles travailleurs, mais a mis au service des patrons l'armée elle-même.

Oui! cette indignité existe, ce fait monstrueux est réel.

Et chose aussi étrange, le Conseil municipal, a refusé un secours de 10,000 fr. aux travailleurs de Paris après avoir rejeté la proposition de nos amis Chauvière et Vaillant, demandant qu'il fût alloué un secours de 20,000 francs.

Deux hommes surtout se sont montrés haineux et mauvais au Conseil.

C'est d'abord M. Sauton; mais le plus *infâme* a été sans contredit le conseiller imbécile qui a nom Bassinet. Cet ex-ouvrier, cet homme qui s'est fait nommer comme radical socialiste, a été d'une ignominie sans pareille et tous les hommes de cœur doivent se rappeler son nom pour le flétrir à chaque occasion.

Un homme qui connaît les ouvriers pour les avoir vus à l'œuvre pendant 40 années d'exercice de la profession d'ingénieur; qui sait à quelle horrible et meurtrière besogne ils sont astreints, sans que le salaire qui leur est payé puisse leur permettre de réparer la moitié des forces matérielles qu'ils perdent au service de la société, aurait dû bondir d'indignation et flageller comme il le mérite, le sieur Bassinet.

Mais qu'attendre du bonapartiste Alphand, de celui qui a serré la main à tout le monde et a tout trahi, sauf ses intérêts personnels?

Qu'attendre de l'homme qui fait réparer les dégâts faits au bois de Vincennes par l'immense flibusterie du Cinquantenaire et qui fait payer les ouvriers qui y sont occupés à 35 centimes de l'heure?

Rien qu'une lâcheté de plus.

Le dégoût nous monte au cœur en voyant de pareilles turpitudes...

Nous continuerons la semaine prochaine cette étude sur la grève et sur les travaux, mais en attendant nous adressons un chaleureux appel à la solidarité de tous les hommes de cœur en faveur des ouvriers terrassiers-puisatiers-mineurs.

Que tous leur viennent en aide et bientôt la victoire couronnera leur admirable résistance.

Nous saluons ces hommes calmes, braves, énergiques, résolus.

F. WINANT.

MÈCHE ÉVENTÉE

Il ne se passe pas de mois que toute la grande presse ne nous apporte la nouvelle qu'un commissaire de police, accompagné de M. Auger, inspecteur de la brigade des jeux, a procédé à une descente dans tel tripot, etc.

Le retour périodique de cette note, toujours la même, m'a paru suspect, et je suis allé aux renseignements.

Voici ce que j'ai appris :

La brigade des jeux est tout simplement l'étiquette qui couvre une certaine catégorie d'agents engagés par la Préfecture de police pour prendre des informations sur la vie privée des citoyens appartenant, de près ou de loin, au monde de la politique.

Tel député, tel conseiller, tel socialiste se trouve avoir, attaché à ses flancs, un « ange gardien » qui scrute tous les actes de sa vie particulière; s'occupant des dépenses de son ménage, de ses relations de famille et de mille autres détails intimes.

Bref, la mouchardise dans toute son ignominie!

Les magistrats, les avocats ne sont pas à l'abri de cette étroite surveillance; un service spécial est établi à leur intention et les policiers qui en sont chargés portent le titre pompeux de « chroniqueurs du Palais. »

Il va de soi qu'une pareille organisation fonctionne sans le consentement du Conseil municipal, qui s'empresserait, si la chose s'étalait au grand jour, de couper les vivres à cette triste engeance dont l'amour de la profession ne va pas, croyez-le bien, jusqu'à travailler pour la gloire.

Mais la police des jeux est là, qui abrite sous son pavillon l'inavouable marchandise.

C'est elle qui, pour donner de l'importance à son action apparente et légitimer en quelque sorte son institution, fait crier *urbi et orbi* les perquisitions auxquelles elle se livre.

Au besoin, elle pourrait les annoncer d'avance, car, dans la plupart des cas, c'est elle qui, grâce à la complicité de grecs dont elle utilise la passion, organise les traquenards qu'elle se vante ensuite d'avoir découverts.

De sorte qu'à chaque discussion du budget de l'Hôtel de Ville, elle se présente avec quelque besogne à son actif; les crédits sont sauvés, et, une année de plus, les ignobles personnages ont du pain sur la planche.

Non pas pour donner la chasse aux servants de la dame de pique, mais, je le répète, pour exercer sur la vie privée des citoyens la plus vile et la plus méprisable des inquisitions.

Avis au Conseil municipal, qui tient les cordons de la bourse, et à nos confrères de la presse quotidienne, trop enclins à se faire les inconscients tambourinaires de la P. P.

PAUL HONNAY.

EN PLEIN SACRÉ-CŒUR

Parmi les monuments qui se sont élevés, au moment où la Patrie agonisante râlait, épuisée par la guerre, il en est un qui subsiste au milieu de nos ruines nationales, insolent, agressif, menaçant! Il est là debout; ses murs hautains inaccessibles et sournois, se profilent dans l'horizon sombre; des trous noirs comme des yeux clignottants menacent impudemment la grande ville travailleuse; des pet-

sonnages à l'allure louche et tortueuse, glissent leurs rondeurs bouffonnes et sinistres, à travers les ruelles que la misère habite; inquiets et blafards, des chapelets sautent dans un cliquetis de grêles à travers leurs genoux cagneux. Tour à tour, ils disparaissent, furtifs, pendant que d'autres arrivent bedonnant leur graisse malsaine. Des coups de cloches étourdissent les passants étonnés et fuyants. Que se prépare-t-il dans cette maison qui prend des allures de forteresse!

Pourquoi ces hommes rasés s'acheminent-ils d'un pas cauteleux et furtif. Leurs vêtements sont noirs, et puent la crasse. Qui ne devine que ces hommes, que ces femelles qu'enrégimente la corruption, la paresse, préparent daus l'ombre une immonde besogne d'asservissement humain, sans gîte, insolent, greffé sur nos misères publiques et nationales, s'étend sur la ville qu'il insulte, et le vent siffle à travers des bois qui prennent des aspects de Montfaucon. Et c'est en plein Paris industrieux, travailleur, éducateur du monde entier, que se dresse ce monstre, que dans un langage de sacristie et de lupanar, ils appellent Sacré-Cœur. N'est-ce pas une insulte au progrès, à l'avenir, que de voir se profiler encore dans l'horizon bleu, cette immonde boutique, pendant que là-bas, dans la fournaise ardente du travail, des pensées de fraternité sociale et d'avenir, le peuple travailleur s'agite et rêve de voir sa chère couvée à l'abri de tous ces vautours. Quand donc la pioche brisera-t-elle cette fourmillière, où des monstres sans sexe, des femelles sans maternité rêvent je ne sais quel empire bestial, d'où les cerveaux sortent meurtris, brisés par de répugnantes maximes, et que les corps sortent à jamais salis sous d'immondes caresses; creuset funeste où la nature est comprise dans un contresens abjet et féroce; où le grand, le beau est inconnu, méconnu, repoussé et banni d'un geste impudent et cynique.

Quand donc enfin cette tour de Babel, croulera-t-elle? où toutes les langues se parlent, hors français; où tous les appétits dominateurs se rencontrent dans un rut dominateur et funeste. Place! Place au grand air des aspirations populaires. Que l'atelier, l'école, le musée remplacent ce monument d'iniquité, d'orgueil, et de corruption.

Que la ruche travailleuse vienne s'y placer à l'abri des acacias en fleur, et que le merle moqueur y fasse son nid et jette sa fanfare triomphante à ses petits étonnés et libres.

Aristide Barré

Une sale petite feuille : le *Courrier du Jura*, dépotoir clérical de la Franche-Comté, essaie de m'insulter, dans un article intitulé : *Croquemitaine-Gegout*, paru à la date du 27 juillet.

Le rédacteur en chef de cette feuille — d'aisances, — qui semble prendre pour encrier le fessier de l'Evêque de Saint-Claude, ne nourrit pas, je suppose, l'espoir de m'indigner. Je n'éprouve qu'un immense dégout en face de cet échappé de Citeaux qui ne saurait plus rien endosser, pas même les responsabilités.

E. G.

Le doyen des réfugiés russes à Paris, le citoyen P. Lavroff, nous demande l'insertion de la note suivante :

Certains individus, entrés en relations avec d'anciens policiers français, des employés du gouvernement russe et autres ennemis du mouvement révolutionnaire de notre pays, ont mis en circulation des calomnies sur quelques réfugiés russes dignes de toute estime.

Nous prions nos amis de se tenir en garde contre ces manœuvres des adversaires de notre cause.

Lavroff

CHRONIQUE

Les coudes collés aux flancs, la sueur lui perlant au front, un pauvre diable, étique, courait de toute la vitesse de ses jambes lasses derrière un sapin.

Gare du Nord, à la descente du train, il avait vu le bourgeois se diriger vers le bureau des bagages. Alors, il s'était jeté sur ses malles, les avait prises en geignant, sur sa pauvre échine, et, avait aidé le cocher à les amarrer sur la voiture. Puis le voyageur avait refermé la portière sans qu'il ait paru l'avoir vu, et Cocotte, cinglée aux côtes, avait pris d'emblée son petit trot sur le pavé.

Comme un caniche qui suit l'omnibus où est monté son maître, le loqueteux, reprenant sa course, serrait de près le fiacre qui filait sur Montmartre.

C'était la première aubaine de la journée; aussi ne voulait-il pas la laisser échapper!

Il allait, enfin, avoir de quoi ne pas crever ce jour-là, et, qui sait? si le bourgeois se montrait généreux, peut-être pourrait-il s'offrir là-bas, près des Halles, une paillasse pour la nuit et éviter une fois encore la patte du roussin qui, impitoyablement, s'abat sur les sans-logis...

Le haut du corps en avant, la respiration haletante, la gorge sèche et brûlante comme un tuyau d'échappement, le déguenillé trottait toujours, caressant son rêve, oubliant ses tortures...

A l'intersection des boulevards, un encombrement de tramways ayant un instant arrêté la voiture, il put reprendre haleine et éponger son front sur la manche crasseuse de son paletot.

— Hue! Cocotte! Et le fouet de l'automédon retomba sur le dos de la bête qui, ruant dans les brancards, reprit le galop.

Boulevard Barbès, un roquet, peigné, frisé, portant à la patte un bracelet d'argent, se met à la poursuite du déguenillé et le mord à la jambe.

Mais le fiacre, filant toujours, — le pauvre ne se retourna pas. Allait-il, pour un accroc à sa peau, — et à l'avant-dernière station de son calvaire, peut-être! — renoncer au pourboire aux trois quarts gagné, à l'obole de la rédemption?.....

Enfin la voiture tourne à gauche, cahote encore pendant quelques instants, puis s'arrête à la porte d'un jardinet au fond duquel, à travers le branchage touffu d'un acacia, apparaît, à peine protégée par le lierre qui grimpe jusqu'au faîte, une petite maison d'aspect bourgeois.

Le visage du loqueteux s'éclaire soudain d'un rayon de joie; il se précipite et veut recevoir les malles que déficelle le cocher.

Mais deux hommes sont accourus, de la maisonnette, au-devant du voyageur et, sèchement, d'un façon brutale, repoussent le malheureux :

— Allons! allons, lâchez-ça, nous n'avons pas besoin de vous.

Et le pauvre diable, brisé, moulu, fait demi-tour et revient sur ses pas, sans une flamme de haine dans les yeux, sans un geste de colère, tandis qu'un gamin qui passe lui crie :

— Ah! mon pauv' vieux, je m'en doutais. Y a rien à faire, va, avec ces chameaux-là!

S. Mougin.

EN ALGÉRIE

UNE FÊTE A BISKRA

Biskra, — la Reine des Zibans — est située à l'intersection de deux chaînes de montagnes, le Djebel Sfa et le Djebel Matraf. La ville proprement dite est construite en briques, bien alignée, et possède de charmants squares où l'on peut prendre une absinthe relativement fraîche. L'oasis se compose de sept villages, comptant ensemble environ cent cinquante mille palmiers, mais je n'engage pas le touriste à tous les visiter: ils sont du même modèle.

Il suffit d'explorer une vingtaine de kilomètres, et de mettre pour limite à l'excursion, Sidi Okba, au Sud, (la capitale religieuse du Zab), où l'on visitera la mosquée, la plus ancienne de l'Algérie, et le tombeau du cheick; à l'Ouest, Oumach, à douze kilomètres au pied d'une montagne argileuse; à l'Est, Drouh, qui reçoit d'excellente eau, en quantité considérable; enfin, si on a le temps, il faut pousser une pointe jusqu'à Tolga, à quarante kilomètres, où l'on remarquera de superbes zaouïas et une mosquée construite en pierres prises aux ruines romaines qui émergent à chaque instant des sables, du désert.

Les maisons du vieux Biskra se ressemblent toutes, en terre séchée par le soleil, à terrasses, entourées de jardins plantés d'arbres fruitiers et forment un dédale dont on ne sortirait que difficilement sans guide. C'est, d'ailleurs, la répétition de tous les ksours du Sahara.

***

On ne peut aller à Biskra sans assister à une fête indigène.

Quand nous entrons chez le kaouadji, une nouba de nègres prend place sur l'estrade centrale, et un épouvantable charivari s'élève aussitôt de cette cargaison de bois d'ébène. La moitié des négros frappe les darboukas à l'aide de baguettes recourbées; l'autre moitié a les mains armées de petites cymbales de cuivre qu'elle manie comme des castagnettes; et voici d'autres nègres qui sautillent alternativement sur les deux jambes, accélérant graduellement la danse qui dégénère en une course vertigineuse accompagnée de pirouettes et de bonds.

Cette mélopée macabre dure une bonne demie-heure, après quoi les Ouled-Naïls entrent en scène.

Les Ouleds ont des habits de couleurs éclatantes, un amoncellement, sur la tête, de turbans, de bijoux, de pièces d'or — la dot; aux pieds, des babouches brodées; aux jambes et aux poignets, des bracelets d'or massif, très grossièrement ciselés.

Un grand nombre de ces filles d'Orient, remarquablement jolies, offrent le type accompli de la beauté de leur race.

Leur danse si expressive, exécutée au son d'une musique rythmée, paraît bizarre et incompréhensible aux nouveaux venus, qui n'y voient que des contorsions sans grâce et sans signification; plus tard, l'œil s'habitue à ces mouvements ondulés, l'oreille se fait au rythme, l'esprit s'endort, et l'on trouve un grand charme à suivre cette pantomine dont l'objet est l'éternelle et féconde légende de l'amour heureux.

Une Ouled se lève, agite deux foulards au-dessus de sa tête, un de chaque main, se secoue, saute sur place; puis une seconde, une troisième, quinze ensemble exécutent la même danse, entourent les quatre principales bayadères — les étoiles — qui se tiennent au milieu de l'estrade où elles se contorsionnent, prennent des poses voluptueuses, lancent des œillades provocantes, donnent aux hanches, au torse et au ventre, un mouvement giratoire étrange, plutôt lascif qu'élégant.

Et cela pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que les *talouils* ou you-you de joie, mettent fin à cette scène lubrique.

L'Ouled-Naïl, c'est le *clou* de Biskra.

***

Enfin, les Aïssaoua. Ils sont là une douzaine qui frappent à tour de bras, d'immenses tambourins, poussent des hurlements de fauves, tournent en tous sens, se roulent sur les tapis, écumant, bavant, les muscles de la face contractés et reflétant alternativement les différents stigmates de la douleur, de la joie, de la terreur et de la colère.

Bientôt l'un lâche son tambourin et se précipite sur un brasero d'où il retire une pelle rougie qu'il se passe sur la langue; un autre broie un verre de lampe entre ses dents; un troisième avale des scorpions vivants; d'autres encore mangent du delfa (cactus épineux), se percent les membres, mâchent des charbons en flammes, piétinent sur des tessons de bouteilles, se frappent de matraques armées de pointes, dansent sur des yatagans.....

Et les hurlements redoublent, l'infernale musique s'accentue, la folie monte aux cerveaux. Les spectateurs sont debout, hypnotisés; ils regardent sans voir, trépignent sur place, et j'entends mon voisin, le docteur F... pousser des aboiements à rendre jaloux le plus pur des Sloughis.

Et ce n'est que fort avant dans la nuit que finit cette horrible sarabande, laissant le public plus terrifié qu'émerveillé...

Emile Violard.

TROISIÈME CONGRÈS NATIONAL

des Syndicats ouvriers 1888

DU 28 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE

Appel du Comité organisateur à tous les Syndicats fédérés et Groupes corporatifs

Camarades,

Pour organiser un Congrès national, de grands frais sont nécessaires. — Le premier Congrès, Lyon 1886, eût plus de dix mille francs de subventions diverses. — Le deuxième, Montluçon 1887, eût à sa disposition le reliquat du premier.

Pour le troisième, à Bordeaux, nous sommes réduits à nos seules ressources, et cela, dans un moment où le prolétariat de notre ville est cruellement frappé par une crise sans précédent.

Cependant il importe que cette troisième assise du Travail soit organisée convenablement, car les questions à traiter sont de jour en jour plus graves et plus palpitantes. — Nous ferons ici, tous nos efforts, mais il faut qu'on nous aide. — Nous prions chaque syndicat de nous envoyer ce qu'il pourra, *mais immédiatement*, le temps presse.

En attendant le plaisir de fraterniser avec tous nos amis délégués de France, nous leur disons avec confiance : A bientôt!

Pour le comité :

Caradec,
Secrétaire général.

Bach,
Trésorier, 24, rue Deyriès,
Bordeaux.

Bibliographie

Notre ami E. Leverdays, l'auteur des « Assemblées parlantes » la plus serrée des critiques du régime parlementaire (1) vient de faire paraître l'*Organisation républicaine*.

Dans cette nouvelle brochure de 50 pages, le citoyen Leverdays démontre péremptoirement que la *centralisation* politique et administrative, d'essence purement monarchique et à laquelle se cramponnent encore jusqu'aux plus radicaux des républicains, est la seule cause de mort qui menace à la fois la République et la nation française.

Concentrer au contraire, au bénéfice de la nation, toutes les forces, toutes les activités sociales en restituant aux communes et aux fédérations régionales la vie politique directe à laquelle elles ont droit, c'est-à-dire reprendre le programme qui fit la grandeur du mouvement communaliste de Paris en 1871, là est seulement le salut de la République et de la Révolution sociale.

Nous recommandons vivement à nos amis la lecture de cette intéressante brochure, dont nous croyons devoir donner les conclusions :

« Vive la Révolution sociale ! tel devrait « être le cri universel, car le monde ne sera « pas sauvé à moins.

« Il faut voir les choses comme elles sont.

« Au point où nous sommes parvenus de « progrès matériel dont les forces écrasantes « sont à qui en peut faire les frais, c'est un « duel de vitesse entre la civilisation et la « barbarie.

« L'esprit et la bestialité sont en pré- « sence..... l'histoire est arrivée à ce mo- « ment critique :

« Ou la vie des peuples, *qu'ils n'ont pas « encore eue, ou leur entrée dans les ré- « gions où il n'y a plus d'espoir.*

« Il n'y a plus à ménager rien ; l'heure « n'est plus aux arguties ; la Révolution est « mise en demeure d'agir avec tous les « moyens. . . . . « . . . . . « Autrement l'universel écrasement des « faibles par l'omnipotence de la brutalité, « la négation triomphale de la justice, « l'étouffement de l'intelligence dépasseront « tout ce qu'on put jamais concevoir. — « L'Humanité, frappée à coups redoublés, « saignera pendant des siècles. »

G. LEFRANÇAIS

Le Supplice de l'Amant, par M. L. GAGNEUR (Dentu) est un œuvre vécue, d'un intérêt poignant, surtout par l'intensité des passions mises en jeu. L'adultère, ce sujet si rabattu, y est présenté sous un jour tout-à-fait nouveau.

L'action se déroule dans un de ces milieux mondains surchauffés, où la surexcitation, l'affinement des sens et des sentiments entraînent aux criminelles et maladives amours dont les ivresses suraiguës, mêlées de jalousie et de remords, confinent à la douleur. La variété des supplices amoureux et les scènes comiques entrecoupant les situations les plus dramatiques, assurent à cette étude passionnelle, si originale, un succès de gaieté autant que d'émotion. Les lecteurs de *La Fournaise*, des *Forçats du Mariage*, des *Crimes de l'Amour* et de tant d'autres œuvres vigoureuses, y retrouveront les mêmes qualités de style, d'observation, et, ce qu'il y a de plus rare, la note juste dans la passion.

(1) Marpon et Flammarion, éditeurs, 1883.

Dans le prochain numéro de l'*Attaque* nous commencerons la publication d'une nouvelle inédite de notre ami et collaborateur Gérault-Richard.

LE CURÉ DE PONT-D'AISE

Ecrite avec une bonne et franche humeur rabelaisienne, sous laquelle se dévoile aussi, la douce poésie d'un amour champêtre.

Ce sont les mœurs villageoises sincèrement et fortement esquissées.

Nos lecteurs retrouveront en lisant ces pages si charmantes et si vécues toute la richesse de style, toute l'ampleur que l'auteur avait prodiguée autrefois, dans la *Bataille*, sous le pseudonyme de *Jean Valjean*.

BAINS DE MER

Casino municipal de St-Valery-en-Caux

Directeur : Raoul DONVAL

LE PIERROT

Journal littéraire illustré, paraît le vendredi
Directeur : A. VILLETTE
Rédacteur en Chef : Emile GOUDEAU
Bureaux : 7, rue Bleue, Paris.

Photographie d'Art

ALBERT CAPELLE

PARIS — 45, rue Laffitte, 45 — PARIS

BULLETIN FINANCIER

Les obligations Foncières et Communales ont conservé d'excellentes tendances. Les obligations Foncières à lots 1879, ne sont plus séparées du pair que par une quinzaine de francs. C'est une faible marge qui disparaîtra dans un délai assez court. Les Communales 1879 suivent le mouvement. Les Foncières 1885 restent à 406. Ici l'étape à franchir, avant d'atteindre le pair de 500 fr., est encore de 34 francs. Ce chiffre de 34 fr. indique le bénéfice minimum certain que pourront réaliser avant peu les acheteurs aux cours actuels.

Ce n'est pas seulement aux chances de lots que les obligations du Crédit Foncier doivent la grande faveur dont elles jouissent auprès de l'épargne.

Le Crédit Foncier a aussi des obligation sans lots, celles de l'emprunt 1883, par exemple, qui se négocient sur les cours de 387 et qui rapportent 15 francs. Ces dernières se trouvent capitalisées à plus de 3 0[0. L'écart entre le taux de capitalisation des unes et des autres est d'environ 1[2 0[0.

L'obligation à lots procure une légère économie à l'emprunteur qui l'emploie ; mais cette économie est beaucoup moins considérable qu'on ne se l'imagine; elle n'est que de 1[2 0[0 environ. Une Société qui emprunterait à 8 ou 9 0[0, sans lots, devra encore payer de 7 1[2 à 8 1[2 0[0 avec des lots.

Si le Crédit Foncier trouve si facilement des capitaux à un taux modique, c'est parce qu'il offre au prêteur des garanties de premier ordre. Le détenteur d'une obligation foncière ou communale est complètement à l'abri de toute vicissitude. Il jouit d'un revenu assuré et c'est la sécurité exceptionnelle qu'il se procure qui a surtout du prix à ses yeux.

Dans sa séance hebdomadaire du 25 juillet, le Conseil d'administration du Crédit Foncier a autorisé pour 4 millions 117,380 fr. de nouveaux prêts, dont 2 millions 779,100 fr. en prêts fonciers et 1 million 338,280 francs en prêts communaux.

Un vaillant petit journal littéraire, *Le Grillon*, directeur E. Teulet, organise tous les mois une soirée littéraire. La réunion de juillet, qui s'est tenue samedi dernier, a été admirable d'entrain et de gaieté.

On s'est quitté en se donnant rendez-vous pour le dernier lundi d'août, à la brasserie du Griffon, 6, rue des Lavandières-Sainte-Opportune.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

ÉMISSION

DE 150,000 BONS DE 100 FR.

AVEC LOTS

(Arrêté de M. le Président du Cons. M. Ministre de l'Intérieur, et de M. le Ministre des Finances, en date du 18 Juillet 1888.)

Remboursement de tous les titres à **200 FRANCS** au moins

Capital remboursé, LOTS et PRIMES

40,106,400 francs

MONTANT TOTAL DES LOTS

10.272.000 FRANCS

Dont 91 lots de 100.000

PRIX D'ÉMISSION DE 100 FRANCS, PAYABLES :

20 francs, en souscrivant.
30 — à la répartition,
50 — du 10 au 20 Octobre 1888.

Le 1er tirage aura lieu le 15 Novembre 1888

La somme nécessaire au remboursement des titres et au paiement des lots sera employée par le CRÉDIT FONCIER DE FRANCE en prêts hypothécaires et communaux.

L'émission a pour objet de venir en aide aux populations Algériennes cruellement éprouvées par l'invasion des sauterelles.

Souscription publique le Mardi 7 Août 1888

Au **CRÉDIT FONCIER**, rue des Capucines, 19;
A la **Société générale**, rue de Provence, 54;
A la **Sté de Dépôts et Cptes c.**, place de l'Opéra, 2;
A la **Bque d'Escompte de Paris**, place Ventadour;
A la **Cie Foncière de France**, r. St-Honoré, 366;
Au **Crédit Foncier d'Algérie**, place Vendôme, 8;
A la **Cie Algérienne**, rue des Capucines, 11;
Au **Crédit Algérien**, place Vendôme, 15.
DANS LES DÉPARTEMENTS { aux **Trésoreries générales.** aux **Recettes des Finances.** aux **Agences** des Sociétés ci-dessus.

Les souscriptions pour cinq bons et au-dessus sont reçues dès à présent par correspondance.

Les souscriptions par listes ne sont pas admises.

CANAL DE PANAMA

Obligations à Lots

TIRAGE DU 16 AOUT

1	lot de.....	500.000	Francs
1	—	100.000	—
2	lots de	10.000	20.000	—
2	—	5.000	10.000	—
5	—	2.000	10.000	—
50	—	1.000	50.000	—

LECTURES ENCYCLOPÉDIQUES

PAR CYCLES ATTRACTIFS

Les Mondes au télescope. — Les Mondes au microscope. — Généralités du mouvement — Migrations, légendes populaires.

Par Louise MICHEL

Première livraison : 25 centimes

En vente à la librairie d'éducation laïque, 16, rue Thévenot

Le Gérant : L. MEUNIER.

Imp. E. BONNET, 21, rue Croix-des-Petits-Champs

FEUILLETON DE *l'Attaque*

GOUSSE-D'AIL

Mœurs de Café-Concert

Par LÉON MAILLOT

LES AMIS DU COUPLET

Dès que le vin fut servi, Paul Dargent commença en ces termes :

Sitôt que la nuit s'abat sur la grande ville, les ouvriers, sortant des bagnes capitalistes, regagnent leur domicile, et leur troupe nombreuse et serrée, fait l'ascension des vieux faubourgs.

De temps en temps, cette foule subit un arrêt. C'est un chanteur des rues qui provoque un rassemblement en chantant une romance *vieux jeu*, ou une satire quelconque sur un puissant du jour. Les exemplaires s'achètent, lentement, mais le virtuose du pavé y trouve son compte tout de même à la fin de la journée, car l'auditoire se renouvelle fréquemment.

Les chanteurs des rues se divisent en quatre catégories :

1° Les permissionnaires ;
2° Les *postiqueurs* ;
3° Les *balladeurs* ;
4° Ceux qui travaillent à la *sauvette*.

Les permissionnaires sont les plus heureux. La préfecture leur délivre un livret, qu'ils sont tenus de faire viser tous les trimestres. Cette faveur est généralement réservée aux gens atteints d'une infirmité quelconque ou puissamment recommandés.

Les *postiqueurs* se placent sous une porte cochère ou dans une impasse. Comme ces endroits n'appartiennent pas à la vile, la police ne dit rien. Il suffit de la permission du gardien de l'immeuble pour exercer, sans danger, cette petite industrie.

Les *balladeurs*, ainsi que leur surnom l'indique, écoulent leur marchandise en se promenant; le balladeur a toujours, avec lui, un violoniste ou un guittariste.

Enfin, ceux qui travaillent à la *sauvette*, s'installent n'importe où. Ils ont un copain un *gaffe*, qui prévient dès qu'un *flicquart* est en vue. On cite même un chanteur qui eut le toupet d'aller vendre *La Limousine de Caffarel*, sur le terre-plein de l'Opéra !

Hier, un *sauvetteur*, — pardon ! — me racontait sa dernière odyssée. Ecoutez-moi ça.

« J'étais en train de *fourguer* mes « *gouallantes* aux Halles. J'avais déjà « trois *balles* dans ma *profonde*, quand « v'là un *flicque* en bourgeois qui m'*fa-* « *brique*. Il me conduit chez l'*quart* qui « m'a fait coller au *séchoir* jusqu'au soir. « Heureusement que j'avais des *fafiots* de « mon *proprio*, sans quoi il m'envoyait à « la *Tour* !...

« Enfin, au bout de cinq *plombes*, on « m'a relâché, en me rendant ma *came-* « *lotte*. »

— Mais c'est très drôle ce que vous nous racontez-là, dit Blanche Rameau, mais quel langage ! En voilà de l'argot ! A la vôtre, ajouta-t-elle en tendant son verre, vous ne buvez pas.

— A la vôtre ! dit Paul Dargent en vidant son verre.

Et il continua :

Plus d'un succès populaire a été lancé par les chanteurs du pavé. Je cite au hasard : *Tu peux partir, Sous la forêt brune, En écoutant monsieur le curé, le Beaux rêves d'or, Carmen*, — rien du chef-d'œuvre de G. Bizet ! — la *Chanson des Blés d'or, les Sentiers roses, Dans l'Oasis*, etc.

Pour lancer un succès à la rue, les éditeurs donnent le *blanc* (chanson sans gravure) pour rien et vont même jusqu'à payer les chanteurs.

D'autres les vendent à raison de deux francs le cent. Un bon chanteur pouvant écouler, facilement, de deux à trois cents chansons par jour, il arrive qu'à la fin de la journée, il a gagné de seize à vingt francs, juste la somme versée à l'auteur de ladite chanson.

Les chanteurs des rues se retirent généralement, au bout d'une vingtaine d'années, avec quelques petites rentes, pendant que les auteurs de leurs succès vont mourir à l'hôpital !

— Bravo ! bravo ! dit Blanche Rameau, je crois comme vous, au succès de votre étude.

— Allons, messieurs, on ferme ! vint dire le garçon.

A suivre.

Reproduction interdite.